

mongole. » La Syrie ne tarda pas à être conquise, avec Alep et Damas. Deux ans après, les Kiptchak et les Kharezmiens¹ du sultan d'Égypte Koutouz battaient Kit Bouka, près d'Aïn-Djalout en Palestine. Celui qui commandait ces musulmans, sous les ordres de Koutouz, nous le connaissons; c'était l'aventurier kiptchak Beïbars, « la Panthère », de son nom de guerre, Bondokdar, « l'Arbalétrier », que les Vénitiens avaient acheté aux Mongols et vendu aux Mamlouks. Vainqueur pour la foi, la Panthère poignarda son maître Koutouz, prit à sa solde les derniers Assassins traqués par les Mongols, abattit les églises que la dévote Dokouz Khatoun avait fait bâtir en Syrie, chassa les Francs de leurs derniers postes, le Krak et Saint-Jean-d'Acre, inventa coup sur coup deux pseudo-khalifes, dont il se défit dès qu'ils le gênèrent. Contre les Mongols, il suscita les plus dangereux ennemis qu'ils pussent avoir, c'est-à-dire eux-mêmes. Ses agents convertirent à l'Islam le Khan de Kiptchak, Beréké Khan, fils de Batou le Saïn Khan, fils de Djoudji, frère du chrétien Sartokh (1262). Entre l'empire mongol de Perse et celui de Russie, la guerre éclata, fut apaisée par le Kaan de Pékin, puis, comme Pékin était bien loin, reprit. La lutte commençait entre le Yassak et le Chériat; l'empire national fondé par le Tchinghiz Khan allait se disloquer en divisions territoriales et en groupes confessionnels.

1. « Les armées de la Syrie et de l'Égypte se composaient, en grande partie, de Turcomans et de fugitifs de l'armée du sultan Djelal Ed-Dine. » (Rachid, p. 343.)

LIVRE IV

L'ASIE SOUS LES MONGOLS

La Chine. La Transoxiane. La Perse.

Le dernier empereur mongol élu dans les formes régulières, par l'assemblée générale du kouriltaï, fut Meungke Kaan; l'élection de son successeur Khoubilaï était décidée d'avance; on fit semblant de se consulter, pour la forme. Le plus jeune frère de Khoubilaï, Arik-Bouka, qui avait le droit pour lui, comme gardien du foyer, demandait que l'assemblée fût réunie au foyer même des ancêtres, au Kout Dagh, « à la montagne du pouvoir ». On le laissa se morfondre à Karakorum; on réunit à la hâte un simulacre de kouriltaï, à Chang-tou, en plein pays Liao chinoisé, près de la grande cité chinoise de Kaï Ping-fou, sur la route de Pékin. Dans cette assemblée, Kadane, le sabreur dressé à l'obéissance passive par Souboutaï, représentait la maison d'Ogodai; le neveu de l'Empereur Inflexible, fils du grand Ot-Djiguine, vieilli, désabusé, apporta la consécration des ancêtres; le reste étaient des comparses. Ni la maison de Djoudji, pourvue en Kiptchak, ni celle de Djagataï, intronisée en Turkestan et en Transoxiane, ni celle même de Toulouï, dont sortait

Khoubilaï, et dont le puîné, Houlagou, avait charge en Perse et en Irak, ne figurèrent à la réunion de Chang-tou. L'empereur de tous les Mongols et de tous les Turcs fut élu à huis clos, par un conclave de mandarins chinois et de bureaucrates oïgour, donna huit jours de fêtes qui furent, en réalité, une curée de places, de titres et de pensions, puis partit en toute hâte pour Pékin (1260). Arik-Bouka, joué, protesta; fit appel aux armes; le brutal et batailleur Kaïdou, petit-fils d'Ogodaï et, avec lui, la douairière veuve de Meungke, les princes de la maison de Djagataï dans les Marches et en Almalik, le vieux parti mongol réactionnaire et légitimiste qui voulait « gouverner à cheval », répondirent à l'appel; en Perse, Houlagou, en Kiptchak, Béréké, petit-fils de Djoudji, ne bougèrent pas; ils étaient nantis; pour eux, le premier empereur en titre était le bon; au fond, ils aimaient autant le savoir à Pékin qu'à Karakoroum; plus le Kaan régnerait loin, plus ils resteraient maîtres chez eux. Soutenir les maisons d'Ogodaï et de Djagataï dans leur lutte pour le système électif et le vieux droit turc et mongol, c'était se mettre la chaîne au cou; en acceptant l'hérédité fixe à partir de Khoubilaï, Houlagou et Béréké l'assuraient à leurs propres descendants, et s'affranchissaient de la domination immédiate du Kaan; ils devenaient vraiment souverains. Ce qu'ils oublièrent tous, Khoubilaï comme les autres, dans leur calcul égoïste, ce fut que le suzerain héréditaire des Turcs et des Mongols, se passant du kouriltai, dérogeait, n'était plus qu'un empereur de la Chine, comme l'avaient été les Liao et les Kin. Khoubilaï se laissa fasciner par l'éclat de cet empire dont son grand-père n'avait daigné faire qu'une province. Les patriotes rétrogrades de Karakoroum, d'Almalik et des Marches, qui se révoltaient contre le Kaan officiel, représentaient le véritable sentiment national, la pure tradition de l'Empereur Inflexible et de ses grands ministres. Avec eux devait succomber

l'empire mongol, tel que le Tchinghiz Khan l'avait rêvé et fondé.

La Transoxiane hésitait à prendre parti. Ni Djagataï, ni son successeur Kara Houlagou, n'y avaient établi le siège impérial de leur gouvernement, de sorte que le noble pays de Sogdiane, l'antique Samarkande, la pieuse Bokhara, restaient découronnés au profit du Turkestan barbare et des Marches sauvages; les ordres venaient de la chrétienne Almalik, une bicoque provinciale, et de Karakoroum, un foyer de paganisme, redevenue bien vite un nid à hobereaux quelconque, du jour où le Kaan transportait le siège du gouvernement suprême à Pékin. Quand Arik-Bouka et Kaïdou proclamèrent, à Karakoroum et en Almalik, le vieux droit turc et mongol contre l'empereur des Chinois, les Transoxianais se virent entre l'enclume et le marteau. Les Seldjoukides, puis après eux, les Oïgour, les Liao, les sultans kharzmiens, et enfin les Mongols, avaient successivement évincé des affaires les anciennes familles iraniennes, soit autochtones, soit se réclamant d'une origine arabe. Le pouvoir politique était entre les mains des Turcs, musulmans orthodoxes, il est vrai, mais avant tout attachés à leurs parents par le sang et par le langage, aux païens et aux chrétiens de Turkestan, des Marches, de l'Altaï et de Chine. Le vieux loyalisme turc était mis à une rude épreuve. Évidemment, Khoubilaï maître de la Chine, appuyé par le souverain de la Perse et par celui du Kiptchak, soutenu par une majorité en Fergana et dans l'Hexapole du Nan-Lou, semblait le plus fort, et après tout, il avait l'apparence du droit pour lui. D'autre part, il était bien dur pour ces Turcs de rompre l'union qui les liait à la maison de Djagataï et à leurs cousins du Nord; sans doute ils sentaient comme un vague attachement pour ce beau pays de Transoxiane, dans lequel la plupart, en naissant, avaient déjà trouvé une tradition d'aïeux

établis depuis deux et trois générations. Une femme de tête et de sens, la sultane régente Argana Khatoun, veuve de Kara Houlagou, petit-fils de Djagataï, sut maintenir à la fois le pacte mongol et l'autonomie de la Transoxiane, aidée par son ministre, le Turc Transoxianais Masoud Beg, fils du grand Mahmoud Yelvadj. Avec un sens très juste des choses et des personnes, la régente rappela Masoud, deux fois tombé du pouvoir sous les règnes précédents; par sa famille, il représentait les vieilles maisons turques de Transoxiane; par sa naissance, il incarnait le nationalisme, la véritable tradition mongole, telle que son illustre père l'avait reçue directement de l'Empereur Inflexible; sa première disgrâce l'avait obligé à se réfugier en Kiptchak, où il avait connu la reine, sœur d'Argana et de la chrétienne sultane, femme de Houlagou. Les trois sœurs s'accordaient en politique; le choix que la régente faisait de ce musulman, élevé en Chine, formé aux affaires en Transoxiane, mûri aux changements politiques pendant son exil en Russie, devait agréer à la sultane de Kiptchak et à la khatoun de Perse, sans déplaire au Kaan lui-même, à Khoubilaï qui avait surveillé les débuts de Masoud à Pékin. Avec le sens politique des princesses mongoles, Argana s'était rendue populaire parmi ses sujets musulmans et parmi l'aristocratie turque. « Après la mort de son mari, elle plaça sur sa tête la couronne royale, s'appliqua à respecter les droits des musulmans, et traita avec faveur les tribus [c'est-à-dire la noblesse turque], et l'oulouss [la noblesse mongole] ¹. » Elle poussa la souplesse jusqu'à faire un musulman de son fils, lui donnant le nom islamique et iranien de Mobarek Chah ², puis quand les circonstances l'exigèrent, épousa le bouddhiste Algou, petit-fils de Djagataï,

1. Khondémir, *Habib Es Sier*, trad. Defrémery, p. 65.

2. *Mobarek*, en arabe, Bèni, Benoît, comme nous dirions. *Chah* est le mot persan pour roi.

plus jeune qu'elle de vingt ans. La première mesure que Masoud Beg fit prendre au nouveau sultan de Transoxiane fut d'interdire l'exportation des grains en Turkestan et dans les Marches; c'était réduire Arik-Bouka et son parti par la famine. Les légitimistes d'Almalik marquèrent bien qu'ils ne cédaient qu'à la nécessité: « Eh bien, mon frère, dit Khoubilaï, quand Arik-Bouka vint faire sa soumission, lequel de nous deux a le bon droit de son côté? — Naguère, c'était moi; aujourd'hui, c'est vous », répondit le vaincu. En accordant l'investiture et l'hérédité directe, dans la maison de Djagataï, au sultan Algou et à sa khatoun Argana, le Kaan payait de beaux services, mais préparait la scission entre Turcs de Transoxiane, et Turcs de Pentapole et de Turkestan. Kaïdou, avec ses bandes de fidèles, réussit à se maintenir, se faisant cosaque dans les steppes, tantôt maître des Marches, tantôt les rependant, revenant à la vie nomade; au sud des Marches dévastées, les princes de la maison de Djagataï renoncèrent au dangereux séjour d'Almalik et de Karakoroum, résidèrent dans le riche pays de Sogdiane, à Samarkande, à Bokhara. Entre la Chine et la Transoxiane, les Marches de Nan-Lou et de Pé-Lou redevenaient le pays rustique et sauvage du temps des Hioung-Nou.

Les conditions politiques résultant de la lutte entre le Kaan Khoubilaï et Kaïdou amenaient l'empereur mongol, résidant à Pékin, à laisser de jour en jour se développer l'autonomie de ses représentants en Transoxiane, en Perse et en Kiptchak; les conditions économiques accélérèrent la transformation d'apanagés, qui n'étaient d'abord que des espèces de proconsuls issus de sang impérial, en vassaux, puis en souverains indépendants. Toute sa vie le Kaan Khoubilaï se débattit contre une crise financière sans cesse renouvelée; les Mongols avaient exagéré jusqu'à l'énorme leur système de papier-monnaie. Le Kaan a trouvé la vraie

Pierre philosophale, le grand secret, « l'Arcane » ; c'est l'assignat à cours forcé¹. Mais les assignats mongols n'avaient cours qu'en Chine ; dans les Marches, en révolte ouverte, il ne pouvait être question de les faire circuler. En Transoxiane, où le stock de monnaie métallique était considérable, les princes de Djagataï, avec leurs traditions de règle et d'uniformité, faisaient refondre et frapper à leur nom² ; de même en Perse et en Kiptchak. Tous ces contemporains de Philippe le Bel ont été plus ou moins faux-monnayeurs. Venise entretenait l'agio. Le *zecchin* vénitien, qui date de 1283 (31 octobre)³ et qui vaut 11 fr. 82, est échangé pour le *bezant*, ou *dinar* oriental, qui varie entre 13 fr. et 13 fr. 75, avec un bénéfice en faveur du dinar, variant de un sixième à un tiers ; on voit les gains que les cambistes vénitiens et lombards, en

1. « L'on peut bien dire que le Grand Sire ait l'arquenne parfaitement et selon raison ; car il fait faire une tel monnoie comme je vous dirai ; que il fait prendre escorces d'arbres : c'est de mouriers dont les vers qui menguent les feuilles font la soie... Et l'un vaut demi-tonsel (denier tournois) ; et l'autre, un peu greigneur, vaut un tounesel (tournesel, tournois)... et ainsi vont jusqu'à dix besans d'or. Et toutes ces chartretes (petites cartes) sont scellées du scel du Seigneur... Et quant ces chartretes sont faites, si en fait faire touz ses paiemens... Et nus, si chier comme il s'aime, ne les ose refuser ; car il serait, de maintenant, mis à mort. Et vous di que chacun les prend volontiers, pour ce que là où il vont, sous la seigneurie du grant Kaan, les despendent et font leur paiement des marchandises que il achatent et vendent, aussi bien comme se il feussent de fin or. » (Marco Polo, éd. Pauthier, t. I, p. 319-325.) — L'ancêtre du papier-monnaie chinois est le vieux bon de réquisition turc, frappé du *tamga*, du scel royal. Rubruquis connaît bien le papier-monnaie, mais il en parle en passant, comme d'une curiosité sans importance. « Volgaris moneta Cathaie est carta de wambasio, ad latitudinem et longitudinem unius palme, super quam imprimunt lineas sicut est sigillum Mangu. » (Rubruquis, p. 329.)

2. Les souverains mongols de Transoxiane songèrent bien à émettre du papier-monnaie, mais Yelou Tchoutsai les en détourna, ou du moins voulut restreindre l'émission et la garantir par une encaisse métallique. « Du temps des Empereurs d'Or (les *Kin*), dit-il à Ogodai, on a commencé à mettre du papier en circulation concurremment avec la monnaie. Il y avait alors un ministre qui gagna beaucoup dans l'émission de ce papier... Les choses en vinrent au point que pour dix mille billets, on pouvait à peine acheter un gâteau de riz. Le peuple souffrit beaucoup, et l'État fut ruiné. Si l'on frappe maintenant du papier-monnaie, il ne faut pas émettre pour plus de cent mille onces d'argent. » (Abel Rémusat, *Vie de Yei-liu Thsou-Thsaï*, dans *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 76.)

3. Marco Polo, éd. Yule, II, p. 534.

possession d'un véritable monopole en Crimée et en Kiptchak, pouvaient tirer de l'agiotage, et l'intérêt qu'ils avaient au désordre monétaire en Orient et à la multiplicité des systèmes employés dans l'empire mongol de Chine et dans ses annexes en Occident. La monnaie officielle mongole, pour les grands comptes, était le *balich*, valant, le balich d'or, 2000 *dinars* de Perse, celui d'argent, 200 *dinars*, et celui de papier, 40 *dinars* seulement, d'après Vassaf. Frère Odoric de Portenone compte, en 1320, le balich de papier pour un florin et demi de Venise (environ 20 francs) ; à la chute de la dynastie mongole, il était réduit à trois pour mille de sa valeur nominale. Pendant ses trente-quatre années de règne, Khoubilaï avait émis pour la somme fabuleuse de 1,872,407,175 fr. de papier-monnaie¹, près de deux milliards.

Les Chinois, gens d'esprit positif, s'alarmèrent de cet énorme gaspillage, qui n'était, au fond, qu'une suite d'emprunts forcés. Les gens du Nord, les Turcs chinoisés de Liao, avaient travaillé de leur mieux pour faire arriver Khoubilaï à l'empire, pour l'aider à soumettre la Chine du Sud ; ils rêvaient en lui leur idéal, un empereur turco-chinois, entouré d'une aristocratie militaire, et dévoué au clergé bouddhiste. Quand l'empereur, après la mort de Saïd Edjell, un rallié de la première heure, un Turc de la vieille roche que ses services obligeaient tout le monde à respecter, prit pour ministre des finances, le musulman turkistanais Ahmed (1270)², l'aristocratie liao, le clergé bouddhiste et le populaire chinois s'alarmèrent également. Le tout-puissant Ahmed fut accusé de malversation, puis, ce qui était plus grave, d'attentat à l'honneur de dames nobles ; un fils de l'empereur le souffleta publiquement³. Le Vénitien

1. Marco Polo, éd. Yule, I, p. 313 et 318-385.

2. Il était de Fenaket, pris par les Mongols en 1220 ; voir plus haut.

3. Howorth, p. 244.

tien Marc Pol, qui se vante d'avoir connu l'affaire comme commissaire enquêteur, raconte qu'il y eut complot des Chinois contre tous les gens portant barbe¹, c'est-à-dire contre les chrétiens et contre les musulmans, et peut-être contre les Mongols non chinois eux-mêmes; Ahmed fut attiré dans un guet-apens par deux capitaines chinois, dont l'un lui trancha la tête au moment où il s'inclinait devant l'autre, qui se faisait passer pour un prince du sang; une bagarre s'ensuivit entre les conjurés et la suite du ministre, où l'assassin fut tué. Rachid, d'accord avec les annalistes chinois, dit simplement qu'Ahmed fut assommé d'un coup de masse d'armes par un des bravi aux gages du prince impérial; mais il constate que sa mort fut suivie d'une réaction, de courte durée il est vrai, contre les fonctionnaires musulmans, et par suite, probablement, contre les chrétiens. Les bouddhistes étaient certainement les inspireurs du complot, puisque l'empereur donna la place d'Ahmed à l'un des leurs, à l'Oïgour Sanga, dont le frère avait succédé comme aumônier impérial au fameux Phags Pa Lama. C'était précisément ce Phags Pa qui avait fait approuver par l'empereur une réforme de l'alphabet mongol, et son remplacement, ainsi peut-être que celui de l'écriture chinoise, par un système de son invention qui a gardé son nom. Les décrets impériaux ne purent rien contre l'entêtement des lettrés chinois, et contre l'attachement des Mongols à leur vieil alphabet d'origine turque et chrétienne; l'écriture du lama Phags Pa n'est restée que comme curiosité historique; mais le fait que la réforme ait été tentée par ce moine, au moment même où le remplaçant de son frère succédait à un musulman dans

1. « Debbino ammazzar tutti quelli che hanno barba... E la ragion per la qual si dice, che li barbuti sian ammazzati, è perchè i Cataïni sono senza barba naturalmente, e li Tartari, e Saraceni, e Cristiani la portavano. » (Marco Polo, dans la version italienne de Ramusio. — T. II, p. 25 au verso.)

le gouvernement des finances impériales, prouve que dès la fin du XIII^e siècle, le bouddhisme prenait la haute main dans l'empire mongol. D'autre part, les projets financiers de Sanga, qu'ils aient été entièrement mis à exécution, ou qu'ils soient restés en partie à l'état de lettre morte, montrent bien avec quelle rapidité l'élément chinois reprenait le dessus, car on y reconnaît sans peine l'inspiration et les vieilles traditions de l'esprit chinois. Le système de Sanga consistait à remplacer, dans les ports ouverts au commerce, la monnaie de compte en or et en argent, ainsi que les assignats, par une monnaie de billon en cuivre que l'État échangerait contre la monnaie retirée de la circulation, en gardant pour lui sept dixièmes de la valeur nominale. Il proposait de monopoliser la fabrication des armes, qui était un privilège concédé à la noblesse (probablement à la vieille noblesse turque liao), entre les mains de l'État, et d'employer les bénéfices à la création de greniers d'abondance. Il supprimait la liberté des cabarets et imposait patente aux débitants de vins et de spiritueux. Pour ménager les intérêts mongols, il arrangeait un système d'échange entre les soieries et les étoffes de Chine, et le bétail de Mongolie, assurant aux éleveurs un cinquième de la plus-value provenant de la vente des cuirs, laines, cornes et laitages monopolisée par l'État¹. Le système de Sanga lésait trop d'intérêts pour ne pas amener une débâcle et l'inévitable enquête; le ministre qui avait gardé en place les anciens employés d'Ahmed, fut trahi par ses bureaux; les créatures de son prédécesseur l'accusèrent de malversations et d'exactions; Sanga fut condamné à mort, et l'on reprit simplement le procédé commode et ruineux des assignats à cours forcé. Les Chinois n'étaient pas les plus forts; ils se turent, et cachèrent leurs sapes, mais leurs troupes

1. Howorth, 245-46.